

de voyage et les photos de ce qu'il a vu, ce qu'il a mangé... » Ce désir, cette importance de marquer et de garder des souvenirs n'est cependant pas une tradition québécoise francophone, mais plutôt anglo-saxonne. « Les familles s'écrivaient, des mensonges parfois, se courtoisaient, se donnaient des nouvelles et ils conservaient tout ça dans des boîtes à chaussures avec la date, le timbre, l'enveloppe, tout! Et on retrouve ça aujourd'hui dans les greniers des vieilles maisons anglaises. On ne retrouve pas ça chez les francophones. Ma mère n'a jamais écrit une lettre à mon père. Mais cette tradition-là, mon père l'a ramassée parce que son père et son grand-père étaient parmi les anglais à East-Bolton. Et moi, j'ai copié, sans le savoir, cette façon de faire. »

Créer l'histoire future en bâtissant du neuf et en restaurant des églises

En 1960, le gouvernement change de parti et de couleur. N'étant pas du bon côté, les contrats se font plus rares pour l'entreprise Cabana. Considérant avoir suffisamment travaillé, son père décide de mettre la clé sous la porte et suggère fortement à son fils de se trouver un autre emploi. Pierre envisage le dessin d'architecture, un métier qui l'a toujours intéressé. Avec sa douzième année en poche, il se présente dans un bureau d'architectes de Sherbrooke où il est engagé comme dessinateur.

En 1964, avec son expérience, il est recruté pour aller travailler dans un plus gros bureau à Montréal. Il y fait carrière jusqu'en 1970. Il quitte ensuite pour Halifax où il ira construire l'Université des Jésuites. Il redevient alors entrepreneur et construira, au cours des années suivantes, pour 500 millions de dollars en bâtiments. « Je me suis mis à côtoyer plusieurs professionnels de différents corps de

métier sur de grands projets et, à 40 ans, quand on me demandait où j'avais fait mes études, je répondais à l'Académie St-Patrice de Magog. Cela ne correspondait pas du tout avec mon niveau d'expertise et les nombreux projets que j'avais faits! »

L'occasion se présente alors de reprendre l'entreprise familiale, mais encore une fois, la politique vient jouer les trouble-fêtes. Les péquistes arrivent au pouvoir et s'en suit une stagnation des projets de construction au Québec.

Il profite de ce creux pour aller chercher le fameux diplôme dont il rêve. Il fait d'abord sa maîtrise en gestion de projets à l'UQAM avant de s'inscrire en architecture à l'Université du Québec à Montréal où il obtient son droit de pratique en 1987.

Sept ans plus tard, à l'âge de cinquante-quatre ans, il fait un premier infarctus. Pensant alors ne plus jamais pouvoir travailler, il ferme le bureau de Montréal et s'installe à la campagne, où il s'imagine s'occuper des pommiers et de la vieille grange. Mais les choses se passent différemment. Son nom étant sur la liste des architectes reconnus par le ministère de la Culture pour faire de la restauration d'églises, il restaurera 18 édifices religieux à travers l'Ontario, le Québec et même dans l'État de New York. « C'est assez phénoménal de voir comment les choses évoluent par elles-mêmes. Parfois, on s'inquiète de ce qui va se passer, mais il ne faut pas. C'est la nature même de l'objet de se transformer et celle de l'idée de s'épanouir. C'est par mon intérêt pour la musique de Wagner, alors que j'étais étudiant en architecture, que j'ai pu rencontrer le père d'une amie avec qui j'avais voyagé et qui était non seulement amateur, comme moi, d'opéra, mais aussi

le propriétaire d'une grosse entreprise qui fournissait tous les accessoires de messe aux églises. Il m'a un peu pris sous son aile et, de fil en aiguille, je me suis retrouvé à être parmi les experts en restauration de lieux de culte et de patrimoine religieux. »

« L'histoire, c'est une collection de faits qui n'étaient pas obligés de se produire. » - Stanislaw Jerzy Lec

Pierre est un passionné d'histoire, certes, mais aussi un collectionneur. Il possède entre deux et trois cents plaques de verre qui relatent l'histoire et l'évolution de Magog en photos et qui datent d'avant 1913. Il a d'ailleurs bien l'intention de monter une exposition pour partager ces images avec le public. « Ce qui me fascine, c'est de voir ce qui est arrivé pour forcer les choses à changer. L'arrivée du chemin de fer, par exemple. Savoir quel impact cela a eu sur la façon d'organiser notre vie. À Magog, il a séparé la ville en deux. Le haut et le bas. Il faut prendre chaque morceau, l'approfondir et le développer. Il faut avoir la volonté d'aller au-delà de ce qui existe et de se transporter dans un autre univers. Il faut transmettre ça aux jeunes. Ils sont sur Internet pour jouer alors qu'ils pourraient y être pour apprendre. »

Un collectionneur de musique aussi. C'est sa fierté. Il nous amène d'ailleurs dans le sous-sol de sa maison, où nous découvrons une véritable bibliothèque musicale aménagée entre la salle de lavage et les dizaines de boîtes de pièces d'argenterie, une autre de ses collections. En cheminant à travers les étroites rangées, on constate que les quelque quarante mille vinyles et disques sont classés minutieusement par compositeur, par leur date de naissance et par leur type de musique.

